

Les Inrockuptibles – 3 avril 2013

## Philibert montre le son

par Serge Kaganski

**Dix ans après “Être et avoir”, Nicolas Philibert capte dans son nouveau documentaire les bonnes ondes de la Maison de la radio. En écoutant autant qu’en regardant.**

Mine de rien, Nicolas Philibert s’impose film après film comme un de nos grands cinéastes, un auteur de documentaires majeur, de la trempe d’un Frederick Wiseman ou d’un Raymond Depardon. On est toujours heureux de retrouver l’acuité de son regard sans jugement, sa science intuitive du montage, la dimension romanesque et parfois comique de ses films prélevés au départ dans le réel.

À l’heure où sort son dernier travail, « La Maison de la radio », on se souvient qu’il était arrivé il y a quelques années une chose peu banale à cet homme discret : son « Être et avoir » (2002) avait totalisé 1 800 000 entrées, score de blockbuster rompant la tranquillité d’un parcours de cinéma de plus de vingt ans jusque-là exigeant et paisible. Comment accueille-t-on un tel événement quand on est habitué à un étiage commercial et médiatique plus modeste ?

Le réalisateur de « La Ville Louvre » analyse avec son habituelle voix douce et une sereine réflexion le rapport entre succès et démarche artistique : « On ne maîtrise pas le succès. « Être et avoir » m’est arrivé alors que j’avais déjà 50 ans. J’ai débuté dans le cinéma avec René Allio, un cinéaste qui est reparti à zéro à chacun de ses films, qui n’a jamais capitalisé. Auprès de lui, j’ai appris qu’il faut toujours arracher la liberté artistique. Je n’ai jamais considéré que les choses nous étaient dues. Il faut travailler sur ses films, se battre pour qu’ils soient au plus près de nous, de nos désirs. Si le succès arrive, tant mieux, ça fait évidemment plaisir, mais l’important, c’est de suivre son chemin. »

Philibert n’est évidemment pas insensible aux réactions des spectateurs et des critiques mais il les accueille comme un échange, voire un apprentissage, et non comme un laurier ou une sanction. Les réserves émises l’intéressent autant que les éloges, du moment que ça questionne et fait avancer son travail. Après « Être et avoir », il avait signé l’un de ses plus beaux films, « Retour en Normandie », dans lequel il retrouvait les protagonistes du film « Moi, Pierre Rivière »... de son mentor René Allio, sur lequel il avait lui-même œuvré comme assistant. Aussi réussi et passionnant fut-il, « Retour en Normandie » connut un échec commercial aussi brutal et injuste que le succès d’« Être et avoir » fut disproportionné.

De quoi rendre Philibert philosophe. « Retour en Normandie » ne pouvait pas marcher. Un cinéaste qui revient sur les traces d’un autre film, peu connu, sur un fait divers de 1835 sur lequel avait écrit Foucault... Tout cela est trop compliqué, trop lointain, trop dissuasif pour le public. Le petit nombre de gens qui y sont allés ont beaucoup aimé, mais l’échec de « Retour en Normandie » était trop, comme le succès d’« Être et avoir ». Au bout d’un moment, on ne sait plus pourquoi les gens vont voir un film. Ils y vont parce que ça marche. Le succès génère du succès par un effet boule de neige. Mais je ne veux pas cracher dessus non plus, ce succès a permis de faire un film plus fragile,

plus personnel. Je suis heureux et fier d'avoir fait « Retour en Normandie », je ne regrette pas une seconde. »

Après ce film, qui était aussi un hommage à ceux qui l'ont aidé à se construire comme cinéaste, Nicolas Philibert a enchaîné avec « Nénette » (2009), sur une vieille guenon orang-outan du Jardin des Plantes, un film plus mineur, plus libre et spontané, décidé comme on commet un crime sans préméditation. Une respiration, une pause dans le déroulé supposément linéaire et progressif d'une « carrière », un peu comme quand Springsteen sort l'austère et dépouillé « Nebraska » après le succès massif de « The River », ou quand Houellebecq publie de la poésie entre deux best-sellers. Sauf que Philibert ne sortait pas d'un succès et que depuis l'aveuglante lumière d'« Être et avoir », sa route semblait être retournée dans l'ombre de la confidentialité.

« La Maison de la radio » le ramènera sans doute vers le premier plan de l'actu cinéma, ce qui pourrait sembler paradoxal avec un film sur la radio, sujet supposé infilmable. « C'est la dimension sonore, sans image, qui m'a justement donné envie de faire ce film. Ça paraissait absurde. Et puis j'ai réfléchi et je me suis dit qu'il y avait peut-être justement là un enjeu de cinéma. Comment faire un film sur la radio sans détruire le mystère de la radio, sans trop montrer ? »

Comme à son habitude, Philibert est parti dans cette aventure avec peu de biscuits : un projet d'une douzaine de pages, quelques certitudes sur ce qu'il ne voulait pas (filmer les patrons, les comptables, faire un docu didactique...). Avec sa très légère équipe, il s'est immergé pendant des semaines dans la Maison ronde, filmant à tire-larigot émissions variées, présentateurs, invités, journalistes, réalisateurs, salles de rédaction, couloirs, accumulant plus de cent heures de rushes.

Ensuite, l'essentiel de la construction du film s'est opérée au montage. « J'ai été guidé par la musicalité des voix, les timbres, les accents, les pleins, les déliés... Le montage de ce film n'est pas une opération intellectuelle mais quelque chose de l'ordre du sensible. D'une certaine façon je suis plus sensible aux sons qu'aux images. »

Dans le film, il n'y a pas de commentaire, de voix off, de sous-titres expliquant qui parle ou quelle émission on regarde. Certains spectateurs en seront peut-être frustrés mais cette absence délibérée de fléchage est l'une des différences essentielles entre le travail d'un Philibert et l'ordinaire du documentaire télévisuel. « J'essaie de faire du cinéma. Le documentaire est toujours victime d'un malentendu : sous prétexte qu'on voit de vraies personnes, ce ne serait pas du cinéma, mais de l'info. Certains documentaires explicatifs sont passionnant, je ne les rejette pas, mais je recherche autre chose. Trop souvent, les docus sont regardés à l'aune de la fidélité à un réel supposé. Il faudrait que le documentaire soit représentatif, conforme aux statistiques. Je passe mon temps à dire que mes films sont infidèles, et ce n'est même pas la question. Ça veut dire quoi être fidèle au réel ? Mes films sont singuliers, ce sont mes choix, point. »

Très sensoriel et musical, « La Maison de la radio » n'en pose pas moins un vrai regard sur le métier de la radio et ses coulisses, malgré l'absence de mode d'emploi. Philibert n'a pas non plus choisi le service public par hasard, mais par goût personnel autant que par geste politique implicite. Filmer le service public, c'est filmer une idée du cinéma et de la société dans laquelle l'exigence du travail bien fait et du respect de l'autre comptent plus que la rentabilité. L'homme du « Pays des sourds » (1992) lâche cette belle phrase : « C'est un film grâce à la radio plutôt que sur la radio. »

Auparavant très présent dans les différentes organisations telles que le SRF (Société des Réalisateurs de Films) ou l'ACID (Association du Cinéma Indépendant pour sa diffusion), Nicola Philibert a mis un frein à cet activisme pour laisser la place à d'autres, ce qui ne l'empêche pas d'intervenir ponctuellement, pour défendre les dirigeants d'une

salle Art-et-essai (le Méliès de Montreuil) ou le cinéaste syrien Orwa Nyrabia emprisonné par le régime d'Assad. « Parmi les soutiens, on a obtenu la participation de De Niro. Deux jours après, les geôliers ont débarqué dans la cellule d'Orwa et lui ont dit : Comment tu connais De Niro ? C'est une blague ou quoi ? Mon ami était partagé entre la peur et le rire. Le lendemain, ils l'ont libéré. Aujourd'hui, il vit en Egypte où il termine un film sur la révolution et les femmes. »

Nicolas Philibert continue à être aussi spectateur, même s'il avoue aller moins souvent au cinéma. Le dernier film qu'il a vu est « Camille Claudel 1915 » de Bruno Dumont, dont il a aimé les paysages, « le beau rapport entre les arbres nouveaux, le minéral, et des personnages aux visages tordus par la vie ». À un moment de notre conversation, Philibert a perdu le fil d'une idée, essayé à toutes forces de s'en rappeler sans bien sûr y parvenir. « Si ça me revient, je te rappelle. » Il n'a pas rappelé. Lapsus, oubli, béance, ellipse, silence, peu importe, cela va bien avec son éthique de cinéaste.